

BULLETIN  
DE  
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

---

Deuxième Série. — N° 4

---

ANNÉE 1883

---

LE CAIRE

IMPRIMERIE NOUVELLE DU « MONITEUR ÉGYPTIEN »

J. BARBIER et C<sup>ie</sup>

---

1884

BAB ZOUEYLEH  
ET  
LA MOSQUÉE D'EL-MOÉYED

NOTICE HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE

Par JACOB ARTIN-BEY



Vous connaissez tous cette belle mosquée qui est située au Sud de la ville des Fathimites, et qui a fait dire à M. Jomard, membre de l'Institut d'Égypte, lorsqu'il parle des principales mosquées, dans sa description de la ville du Caire (\*) :

« Une mosquée non moins remarquable, est celle de  
« Moéyed ou Medrecet-el-Moéyédieh, du nom du Sultan  
« Aboul-Nasr Cheikh-el-Mahmoudi-el-Moéyed ; elle  
« est de l'an 817 (1414), la construction dura trois ans ;  
« c'est un carré d'environ 33 mètres de côté, orné de  
« 96 colonnes régulièrement placées sur deux rangs et  
« disposées sur les quatre côtés de l'édifice. »

---

(\*) *Description de l'Égypte. État moderne.* — Volume II, deuxième partie, page 670.

Attenant à cette mosquée, du côté Sud-Est, se trouve la porte Zoueyleh, qui, depuis sa construction, au X<sup>m</sup>e siècle, a vu passer tant d'armées victorieuses, entrant au Caire par la porte de la victoire et montant à la Citadelle pour aller recevoir la récompense due à leur valeur.

Tous les ans, depuis le XIII<sup>m</sup>e siècle, le Mahmel et son cortège, à leur départ ainsi qu'à leur retour de la Mecque, ont passé sous les arceaux de Bab Zoueyleh.

Depuis huit siècles, il n'y a pas de Cairete qui n'ait passé sous ces vénérables arceaux.

Que de fêtes et de drames cette porte ne nous rappelle-t-elle pas ?

Que de Sultans l'ont franchie pour monter à la Citadelle en grand apparat, ou pour en redescendre, détrônés, exilés, malheureux, après avoir échangé leurs brillantes gardes d'honneur contre une poignée de geoliers (\*).

C'est là que s'éteignit l'indépendance de l'Égypte, avec le souffle du dernier Sultan Mamelouk, pendu comme un vil malfaiteur, pour prix de son courage et de sa franchise.

Nous voyons, accrochés sous ses voûtes, des instruments de supplice et des boulets de toutes les époques,

---

(\*) En entrant par la porte, on trouvait jadis deux loges sous la voûte. Celle de l'Est est aujourd'hui entièrement murée, mais celle de l'Ouest subsiste encore. C'est dans ces deux loges que se tenaient les Sultans, soit pour voir passer le Mahmel, soit pour assister à un défilé de troupes, ou à une fête publique.

La loge du côté Ouest communiquait et communique encore aujourd'hui avec la mosquée.

dans un pêle-mêle bien fait pour rappeler aux habitants du Caire que la force est un droit qu'il faut respecter (\*).

Que de souvenirs réveille cette porte ! Porte historique par excellence, puisque son histoire est intime-

---

(\*) Les renseignements que j'ai pu obtenir à l'égard de ces boulets et des autres engins de guerre ou de supplice sont fort vagues.

Selon les uns, ces engins auraient été placés là, dans le but d'effrayer la population, en lui rappelant que le pouvoir qui la gouvernait s'en était servi contre les rebelles, et qu'il s'en servirait, au besoin, pour la réduire à l'obéissance.

De vieux habitants du Caire prétendaient se rappeler qu'après la révolte de cette ville, les Français avaient accroché à cette porte les boulets trouvés dans ses environs et cette version m'a été également racontée par des habitants plus jeunes qui la tenaient de leurs grands parents.

Quoi qu'il en soit, il y a d'autres légendes ayant cours à l'égard de ces engins, et je crois utile de les rapporter ici.

On raconte qu'il y avait autrefois, du temps de El-Hakim bi enr Allah, selon les uns, du temps de El-Zaher Bybars, selon les autres, une secte ou société secrète, peut-être même une tribu — on n'est pas d'accord non plus sur ce point — qui s'appelait *El-Fedawieh*, et qui pourrait bien se rattacher à celle connue en Europe sous le nom du Vieux de la Montagne, ou secte des Ismaéliens (Assassins ou Hachachine.)

Le point de ralliement d'*El-Fedawieh* aurait été cette porte à laquelle ils pendaient leurs armes en temps de paix et où ils venaient les reprendre dès qu'ils partaient pour une expédition.

On dit aussi que El-Zaher Bybars ayant vaincu cette secte, compagnie secrète ou tribu, fit pendre ses armes sous ces voûtes, comme un trophée de victoire destiné à apprendre au monde qu'il avait vaincu des héros, et à persuader au peuple qu'il n'avait à redouter ni leurs incursions ni leurs déprédations.

Une autre version tendrait à faire croire que les masses, les boulets, etc., ne servaient qu'aux jeux athlétiques, fort en honneur du temps des mamelouks, et qu'on les décrochait les jours d'exercice pour les remettre en place aussitôt les jeux terminés.

Il se pourrait, enfin, et, c'est peut-être ce qu'il y a de plus vraisemblable, que tous ces engins ne fussent que des instruments de supplice que le bourreau laissait appendus aux murs, et dont le nombre augmentait au fur et à mesure que l'on inventait de nouveaux genres de supplices. Quant aux boulets, il se pourrait que l'on eût amassé en cet endroit une certaine quantité de projectiles qui avaient servi au bombardement de la ville par les Français.

En un mot, je crois que cette exhibition n'a jamais eu d'autre but que celui d'effrayer et de tenir en respect la population du Caire.

ment liée à celle de la ville du Caire et, souvent même, à celle de toute l'Égypte.

Cependant, ce n'est presque plus qu'une ruine, aujourd'hui, et la mosquée elle-même n'est, hélas ! qu'un monceau de décombres.

Les amateurs de monuments historiques le regretteront d'autant plus, que ces ruines sont l'œuvre de mains sacrilèges et présomptueuses, qui se sont imaginé pouvoir démolir cette mosquée pour la reconstruire. Elles n'ont su que la démolir, et lors même qu'elles parviendraient à la réédifier, elles ne sauraient nous rendre la beauté et la poésie de l'original construit avec amour et imprégné des souvenirs de tous les siècles qu'il a traversés.

Ce n'est, du reste, qu'au point de vue anecdotique, et historique, et non au point de vue architectonique que j'ai entrepris de vous entretenir de Bab Zoueyleh et de la mosquée d'El-Mouéyed.

Le 17 chaaban 358 (1143), l'armée de l'Imame El-Moëyz Lidyn Allah Abi-Temmime-Mou'add, commandée par El-Kaïd Djewher-el-Katib, qui avait campé durant plusieurs jours à Djyzeh, traversa le Nil, vers le coucher du soleil, et, se dirigeant au Nord de la ville de Masr, s'arrêta à l'endroit qui depuis devint la ville de El-Kahireh.

El-Kaïd Djewher, entouré de sa cavalerie, campa là, où plus tard, sur l'ordre de El-Moëyz, il fit édifier le palais des Fathimites et la grande mosquée d'El-Kahireh, connue depuis sous le nom d'El-Azhar.

Les tribus formant son armée campèrent, chacune séparément, autour de l'état-major général.

Le 24 djamad akher 359, El-Kaïd Djewher ordonna la construction de la ville où les soldats campés par tribu conservèrent la position qu'ils occupaient autour du palais de l'Imame. Ces positions devinrent, plus tard, des quartiers auxquels chacune des tribus qui les occupaient donna son nom.

Ainsi, les Zoueyleh, tribu du Nord de l'Afrique, établie en Sicile, donnèrent leur nom au quartier qu'ils habitaient.

Les Romains ou les Grecs construisirent les deux quartiers situés, l'un au Nord-Est de celui de Zoueyleh, et l'autre au Sud de Bab El-Nasr, et connus depuis sous les noms de Haret-el-Roume et Haret-el-Roume-el-Gouanieh ou tout simplement Gouanieh.

La tribu de Barka, en Afrique, habita le quartier de Barkieh, etc., etc.

La porte qui fut construite au Sud du quartier des Zoueyleh et dont la garde leur fut confiée, prit également le nom de la tribu et du quartier, et s'appela Bab Zoueyleh.

Nous ne pouvons dire exactement si, dès l'année 359, cette porte fut construite telle que nous la voyons actuellement. Nous croyons cependant, sans toutefois préjuger en rien la question archéologique, que cette porte a été modifiée au XV<sup>me</sup> siècle, au moment de la construction de la mosquée d'El-Moueyède, comme l'ont été les portes de Nasr et de Foutouh, à l'époque où fut construite la mosquée de El-Hakim-bi emr Illah, et où furent élevés les murs d'enceinte du Nord de la ville, par Bedr-el-Gemali, Vizir de El-Moustansir-billah.

Peu de temps après sa construction, cette porte, par

où passaient tous les habitants du vieux Masr des Arabes et de Touloune, et les soldats de la Citadelle de la montagne, cette porte, dis-je, devint l'endroit le plus fréquenté de la ville, et l'est encore de nos jours.

Presque toutes les exécutions (pendaisons, écartellements, empalements, etc.) des criminels et surtout des condamnés politiques, avaient lieu à cette porte.

Non loin de là, un peu à l'Ouest de la porte, se trouvait la prison connue sous le nom de Khazinet Schemail.

Makrizi raconte que l'Emir Mintache ayant vaincu le Sultan El-Melik-el-Moueyed Cheikh-el-Mahmoudi-el-Zahiri, avant son avènement au trône, l'emprisonna dans ce Khazinet Schemail.

Une nuit, El-Melik-el-Moueyed, fort tourmenté, — je demande pardon de nommer ces insectes après Makrizi, — par les puces et les punaises, et ne pouvant s'endormir, fit vœu de faire construire une mosquée à la place de cette prison, s'il recouvrait sa liberté. Pour bien marquer, peut-être, le merveilleux de la destinée d'El-Moueyed qui quitta cette prison pour monter sur le trône, alors que tous ceux qui en sortaient marchaient inévitablement au supplice, d'autres ajoutent que l'Emir Mintache lui envoya dans sa prison une fourrure et lui fit dire qu'il resterait incarcéré pendant autant de jours qu'elle avait de poils.

El-Moueyed planta un clou au beau milieu de cette fourrure et la renvoya à l'Emir Mintache, voulant ainsi dire, dans le langage figuré que l'Emir avait voulu employer, que personne n'a cloué « la sphère de l'univers et ne l'a arrêtée dans sa marche », en d'autres

termes, que la roue de la fortune aveugle ne peut être arrêtée dans sa marche par personne au monde.

Quoi qu'il en soit, en 815 (1412), El-Moueyed sortait de prison et devenait, ainsi qu'on l'appelle sur les monnaies frappées à son nom, El-Sultan-el-Melik-el-Moueyed Seyf Eddunia wel dyne Cheikh-el-Mahmoudi-el-Zaheri, Sultan-el-Islame wel Mouslimine.

Dès que les affaires de l'Etat lui laissèrent un moment de liberté, il songea à accomplir son vœu.

Le 4 rabi awel de l'année 818 (1415), dit Makrizi, il donna l'ordre de démolir le Kyçariet Sounkour-el-Askhar, les maisons de Darb-el-Soufeyrah, ainsi que le Kazinet Schemail, sur l'emplacement desquels devait s'élever la mosquée.

On commença dès le lendemain les travaux. Makrizi (\*) qui vivait à cette époque, raconte que lorsqu'on démolit la prison (le Khazinet Schemail), on y trouva une telle quantité d'ossements et de crânes de suppliciés, que, pour les transporter dans un ossuaire creusé à cet effet, on dut employer environ cinq cents chameaux et baudets, qui mirent plusieurs jours à effectuer ce lugubre transport.

Le 5 safar 819, tout étant prêt, on commença les travaux de construction.

Plus de trente maçons et cent manœuvres y travaillèrent sans relâche. Un mois après, le 17 rabi awel, le Sultan vint en personne déclarer, à haute voix, qu'il

---

(\*) Né en 769 (1367 J. C.) et mort en 840 ou 845 (1436 ou 1441 J. C.)

consacrait cette construction en mosquée, et prononcer la phrase sacramentelle : *Awkaftou haza Mesdjiden.*

Cette formalité est exigée de la personne aux frais de laquelle une mosquée est bâtie. Pour rendre valable la prière publique du vendredi, cette déclaration doit être faite devant témoins et la phrase doit être prononcée à haute voix, tandis que la construction est montrée de la main. Lorsque le donataire n'est pas le Sultan lui-même, il faut, pour que la prière du vendredi soit rendue valable, qu'un ordre ou brevet émanant du Sultan autorise cette prière et le « Khoutba » dans la mosquée (Rite hanefite.)

Les Germains, au moyen âge, n'avaient-ils pas, eux-mêmes, de ces usages et formalités ? Ainsi, nul ne pouvait être considéré comme propriétaire véritable d'un terrain, s'il n'avait été au milieu du terrain qu'il venait d'acquérir et pris une poignée de terre qu'il lançait aux quatre points cardinaux, en prononçant des mots consacrés par l'usage, dans la localité où se trouvait la terre.

Revenons à notre sujet. Le même jour, le Sultan El-Mouéyed désigna et créa Wakfs, pour servir aux frais de sa mosquée et à son entretien, de grandes étendues de terres de rapport, en Egypte et en Syrie.

Que sont devenus ces Wakfs ? Ces biens de main morte ? ces « mahbousse » (emprisonnés), ainsi que le Cher' appelle les Wakfs, pour indiquer qu'ils ont perdu la liberté d'être jamais vendus ou achetés ?

Fragilité des choses humaines et faiblesse de l'homme qui, quoique fini, aspire à ordonner et à créer l'infini !

Et à ce propos, je puis dire ici, sans crainte de contradiction, qu'à différentes époques, toutes les terres de l'Égypte, toute la vallée du Nil, ont été créées Wakfs, parcelle par parcelle, et remises ensuite en circulation, non pas une fois, mais à plusieurs reprises depuis la conquête des Arabes jusqu'à nos jours.

Comme un détail digne de remarque, en ce qu'il est contraire aux us et coutumes de l'époque, Makrizi rapporte que l'on ne fit travailler personne contre son gré à la construction de cette mosquée, que l'on n'employa pas de corvées et qu'on paya régulièrement leurs salaires aux ouvriers ; mais il ne nous dit pas comment le Sultan se procura les quatre-vingt-dix-sept colonnes que M. Jomard a vues et que nous, hélas ! nous ne verrons plus « rangées sur deux rangs et faisant le « tour de la cour. »

« Il les prit, dit-il, dans les maisons, dans les mosquées et autres lieux où elles existaient. »

Ces colonnes ne furent donc pas taillées pour la mosquée, mais furent prises là où elles se trouvaient.

Maintenant que le monument qu'elles soutenaient n'est plus qu'une ruine, nous les verrons, peut-être, utiliser pour soutenir un nouvel édifice.

Les colonnes sont philosophes et vivent longtemps ; elles voient les empires et même les religions naître, grandir et crouler. Lorsqu'elles ne sont plus utiles là où les idées modernes laissent, faute de soins, tomber en ruine les monuments vénérés par nos ancêtres, elles consentent à aller soutenir des arches et des dômes élevés par la piété moderne.

Makrizi ne s'en étonne pas, et l'idée que les colon-

nes réunies dans la mosquée n'ont, peut-être, pas été payées, semble si peu le scandaliser, qu'il ne parle même pas de ce détail. Il est si naturel de prendre des colonnes lorsqu'on en a besoin ! Quel est le roi, le peuple qui ne l'ait pas fait ? Quelle est la religion qui n'ait pas absous, pour sa plus grande gloire, ces sortes de pieux larcins ?

Mais là où perce une pointe de mélancolie, c'est lorsqu'il nous raconte que le Sultan fit enlever les merveilleuses portes du Médréceh de la mosquée du Sultan Hassan, et son lustre en cuivre doré, pour les transporter dans sa nouvelle mosquée.

C'est le jeudi 17 chewal 819, qu'on transporta, dit-il, ces portes et ce lustre. Le Sultan les paya cinq cents dynares, il fit placer les portes à l'endroit où elles se trouvent encore aujourd'hui, et fit suspendre le lustre devant le mimber.

Il n'ajoute rien de plus, ce courtisan lettré, mais on sent qu'il regrette ce pillage, à la façon dont il raconte que El-Melik El-Zaher Barkouke avait fait murer extérieurement la porte du Médréceh du Sultan Hassan, tout en laissant derrière le mur les deux battants de la porte « qui restèrent là, dit-il, jusqu'à ce qu'ils « fussent transportés avec le lustre. »

Je me trompe peut-être, mais il me semble que le soin qu'il apporte à décrire ce pillage, dénote, chez l'historien de l'Égypte, le regret qu'il éprouve de ce que l'on n'ait pas respecté un monument qu'il décrit trop minutieusement dans son « Khitate, » pour ne pas l'aimer et l'admirer.

Le 10 moharem 820, le Sultan dota la mosquée d'une

belle bibliothèque dans laquelle il fit placer, outre les livres qu'il avait fait apporter de la Citadelle de la montagne, cinq cents volumes d'une valeur de cinq cents dynares, dont son secrétaire particulier, Mohamed ibn el-Barizi, lui avait fait présent. (1)

Pour récompenser son secrétaire particulier, il lui conféra les titres de Imame et de Khatibe (prédicateur de la mosquée) pour les prières communes du vendre-

---

(1) Il y a quelques jours, on vient de retrouver dans la chambre qui donne sur l'intérieur de la coupole de la porte Zoueyleh, un magnifique exemplaire manuscrit du Koran.

Ce Koran a environ 60 c. de long, sur 40 c. de large. Les enluminures du commencement et de la fin sont superbes et pleines d'élégantes arabesques d'un fini prodigieux. Les entêtes des chapitres sont écrits en caractères couffiques fort curieux.

La première page du Koran qui contenait la *Fatahah*, et qui sans nul doute était enluminée comme la seconde page qui existe encore et commence par *Elif, lame, mime*, a été arrachée, certainement, dans le but de faire disparaître la dédicace à la mosquée (*Wakfieh*) et le nom du donataire, etc, qui devaient être inscrits à son verso.

Elle est certainement de l'époque du Sultan. Ce manuscrit ne serait-il pas de ceux que le Sultan a placés lui même dans la bibliothèque qui était attenante à ce cabinet?... Une main sacrilège, après en avoir arraché le *Wakfieh*, dans le but de s'approprier ou plutôt de vendre cette œuvre d'art qu'elle avait soustraite, ne l'a-t-elle pas cachée là, en attendant un moment propice pour la sortir de la mosquée?... Quelles circonstances empêchèrent le sacrilège d'accomplir son crime?... Le fait est qu'il y a quelques jours à peine, un barbare qui est ghafr (gardien) de la mosquée, a découvert ce magnifique manuscrit enfoui sous des débris de toutes sortes; il s'est empressé de le remettre au Ministre des Wakfs, Mohammed Zékry-Pacha, qui l'a fait déposer à la bibliothèque Khédiviale de Darb-el-Gamamis, pour qu'il y soit conservé avec les autres chefs d'œuvres manuscrits de l'art arabe.

En même temps que ce magnifique Koran, le barbare gardien Ahmed-Idris-el-Berberi, a trouvé un manuscrit du Sahih-el-Boukhari qui porte l'inscription du *Wakfieh*: Wakfe de Kashaï-ibn-Abdullah-el-Mélik-el-Mouyédy-el-Achréfi, en l'année 870. Ce dernier manuscrit n'a d'importance à nos yeux qu'à cause de sa date qui dit clairement qu'il a dû être offert par un des Mamloukes de El-Mouyédy à la bibliothèque de son maître; de plus, le fait d'avoir été trouvé ensemble avec le Koran et le style de l'écriture des deux ouvrages nous confirment dans l'idée que le Koran est de la même époque que le Sahih qui est certainement du neuvième siècle de l'hégire.

di, en même temps qu'il l'en nomma bibliothécaire. Toutes ces charges devaient être héréditaires dans sa famille.

La construction de la mosquée avançait, mais avant qu'on élevât la coupole de l'Ouest, on dut creuser, vers la fin de l'année 819, une tombe pour une des filles du Sultan ; quatre mois après, tombèrent du haut d'un échafaudage dix ouvriers, sur lesquels quatre furent tués et dix dangereusement blessés. Malgré tous ces malheurs ou, peut-être, pour en conjurer d'autres, le Sultan ordonna, un mois après, (le vendredi 2 djemad-ewel) d'y faire réciter la première prière du vendredi, afin d'attirer sur elle, par cette inauguration, les bénédictions du ciel.

L'Imame et le Khatibe de cette première prière publique fut Izz-Eddyne-Abdul-Sélame-el-Makdiey, un des substituts du Kady Chaféite, en remplacement de Ibn el-Barizi, secrétaire particulier et titulaire de ce poste.

Tout en poursuivant la construction, les architectes de la mosquée s'aperçurent que l'espace leur manquait, pour les communs, et le Sultan ordonna à Fakhr-ed-dyne-Abdul-Ghani-Ibn-Abi-el-Farag-el-Oustadare, un de ses grands dignitaires, de faire démolir les maisons qu'il avait achetées dans les environs du rab'-el-Melik-el-Zaher Bybars et qui étaient attenantes à la mosquée, pour y construire les bassins et les piscines d'ab-lution.

Il chargea Fakhr-Eddyne, lui-même, de surveiller la démolition de ses maisons et la construction des dépendances de la mosquée.

Fakhr-Eddyne employa ses propres esclaves à ce travail, et en vingt cinq jours il avait démoli ses maisons et construit les bassins et piscines de la mosquée tels que les désirait le Sultan.

Makrizi ne dit rien, mais je me trompe fort, ou Fakhr Eddyne était un courtisan émérite qui n'eut pas à se repentir de sa soumission, de son désintéressement et de l'activité qu'il [apporta à satisfaire les désirs d'un souverain aussi généreux que El-Moueyed.

Le Sultan en fut très-satisfait, et, comme il avait hâte de voir sa mosquée achevée, il venait souvent la visiter, encourageant ainsi, par sa présence, les architectes et les maçons, à hâter l'accomplissement de leur travail.

Cette hâte que le Sultan avait de voir sa mosquée terminée fut peut-être cause que dans le courant de rabi-akher 821, on constata que le minaret construit sur le contre-fort Ouest de Bab-Zoueyleh, penchait vers le Sud, du côté d'une maison que Makrizi appelle Dar-el-Touffahe.

Je n'ai trouvé nulle part, ni dans Makrizi, ni dans les autres auteurs que j'ai consultés, rien qui indique que Bab Zoueyleh ait été rebâtie dans sa forme actuelle par le Sultan El-Moueyed, au moment où il fit construire sa mosquée ; mais l'érection des minarets sur les deux tours qui flanquent cette porte indique suffisamment qu'elles ont été reprises en sous-œuvre, ou entièrement reconstruites sur un nouveau plan, à moins que le manque d'équilibre du minaret qui, à peine achevé, penchait et menaçait ruine, ne prouve que les tours avaient été utilisées comme assises, dans l'état

où elles se trouvaient, et que le poids trop considérable du minaret de l'Ouest avait provoqué un tassement des fondations qui lui servaient de base.

Quoi qu'il en soit, les architectes signèrent un procès verbal dans lequel ils déclaraient qu'il fallait démolir au plus tôt ce minaret.

Le mardi 14 rabi-akher 821, on commença donc les travaux de démolition et le jeudi 16, une grosse pierre étant tombée sur une maison située en face de Bab Zoueyleh en détruisit la façade et tua un homme.

A la suite de cet accident, le Sultan ordonna de fermer la porte Zoueyleh, de crainte que pareille chose ne se renouvelât.

La porte fut condamnée pendant trente jours consécutifs ; « jamais pareille chose n'était arrivée depuis la « construction de la ville d'El-Kahiret » dit Makrizi, paraissant vouloir tirer de ce fait un pronostic malheureux.

Au temps du Sultan El-Melik-El-Moueyed, il y avait au Caire beaucoup de savants et de poètes qui étaient attirés par ses libéralités.

Le fait d'un minaret qui penche et menace ruine (surtout lorsque ce minaret dépend d'une mosquée construite par le Sultan) ne pouvait se produire dans un milieu de lettrés et de beaux esprits, sans que chacun saisisse cette occasion d'exercer sa verve en prose ou en vers et selon ses dispositions personnelles, et de donner son avis sur les causes de ce malheur.

Makrizi nous a conservé plusieurs quatrains, si je puis les appeler ainsi, dont les plus célèbres ont été composés dans des circonstances que cet historien

néglige de détailler, tout en indiquant vaguement leur origine, par respect, sans doute, pour les savants qui en sont les auteurs.

Voici cependant des détails sur cette anecdote :

Le Sultan El-Moueyed voulant désigner un professeur pour les commentaires du hadithes du Prophète, dans Boukhari, demandait à ses courtisans, qui on pourrait nommer à ce poste.

On lui indiqua Hafez-el-Wakte (savant par excellence, de son temps) Schéhab-Eddyne Ahmed Ebn-Aly-ibn-Hagar-el-Chaféy ; mais un de ses courtisans lui fit observer que Ibn Hagar était Chaféïte et lui, le Sultan, Hanéfite, et qu'il serait blâmé par tous les Hanéfites, s'il le nommait à ce poste dans sa mosquée. « D'autant  
« plus, ajouta-t-il, que vous avez un cheikh aussi sa-  
« vant que Ibn-Hagar et qui est Hanéfite, c'est le  
« cheikh Bedr Eddyne Mōhammed Ibn Ahmed-el-Aïn-  
« taby. »

Ce cheikh Bedr Eddyne s'appelait aussi El-Aïny et était dépositaire des Wakfs, charge correspondant à celle de notre ministre des Wakfs, qui portait alors le titre de « Nazir-el-Mahbouce . »

Le Sultan nomma donc El-Aïny, pour enseigner les hadithes du Prophète, d'après le Sahihe de Boukhary.

Le lendemain du jour où El-Aïny lut sa première leçon fut celui où l'on constata que le minaret de l'Ouest penchait et menaçait ruine.

Ibn Hagar qui avait appris la raison pour laquelle le Sultan lui avait préféré El-Aïny, et qui se croyait d'ailleurs plus savant que ce dernier, avait ressenti contre lui un vif sentiment de jalousie que j'appellerais de la

haine, si Ibn Hagar n'avait pas été un grand savant et n'avait pas occupé des postes élevés dans la magistrature.

Il s'empessa, toutefois, de saisir l'occasion que lui offrait la menace de ruine du minaret, constatée le lendemain de la première leçon d'El-Aïny, pour lui faire parvenir les deux vers suivants, qu'il fit en jouant sur le nom de son rival, nom qui signifie en arabe « œil », dans le sens de « mauvais œil », de « jettatura » :

## I

La mosquée de Monseigneur El-Moueyed possédait un charme, qui était sa (\*) madna (minaret), resplendissante de beauté.

## II

Elle a dit, en se penchant, à ceux sur qui elle tombait : « Soutenez-moi, car il n'y a rien de pire contre ma beauté que El-Aïny, (le mauvais œil.) »

El-Aïny, à qui on porta ces vers, fut d'autant plus contrarié qu'il ne savait pas mettre un vers en mesure, ni en faire rimer deux ensemble.

Il courut trouver un poète de profession, le Cheikh El-Newadjy, qui, pour quelques pièces d'or, lui remit ces deux vers :

---

(\*) Le minaret est au féminin, en arabe, c'est pourquoi on le fait ressembler à une belle jeune fille.

J'ai dû me tenir, dans la traduction, à ce genre, plutôt qu'au genre masculin qu'il a en français, pour pouvoir employer les figures des vers originaux.

I

La madna (minaret) est semblable à une nouvelle mariée, lorsque de beauté elle est toute parée, si elle penche et s'écroule, c'est la destinée qui s'accomplit selon l'ordre divin.

II

On a dit que El-Aïny (le mauvais œil) l'avait couverte de maléfices ; c'est une erreur, car, si elle s'écroule, il ne faut s'en prendre qu'à la détestable qualité de la pierre (\*) qui a servi à la construire.

Celui-ci, comme vous voyez, joue sur le mot *El-Hagar* qui est le nom du cheikh, et qui veut aussi dire *Pierre*.

Lorsque Ibn-Hagar vit ces vers, il se contenta de dire, en souriant : « voilà bien du El-Newadjy ! »

Cependant, l'antagonisme de El-Aïny et de Ibn-Hagar servit admirablement la science, car chacun d'eux entreprit d'écrire des commentaires sur le Sahihe de Boukhary, et ils mirent tant d'amour propre à bien faire l'ouvrage, déployèrent tant de science et de savoir, que, de leur vivant même, on ne put décider lequel des deux commentaires surpassait l'autre.

De plus, un autre savant, Ahmed-ibn-Mohammed-el-Castelani-el-Chaféï que l'antagonisme de ces deux grands maîtres remplit d'émulation, et qui était, de

---

(\*) Mot à mot : « la vilénie de El-Hagar. »

leur vivant, jeune et obscur, entreprit d'écrire le même ouvrage ; de sorte que nous avons, grâce à cet antagonisme, trois volumineux commentaires du Sahihe de Boukhary.

Les commentaires de El-Castelani sont ceux qu'on étudie principalement au Caire. Ils ont été imprimés à Boulaq, en 1282, il y a douze ans. Ceux de Ibn-Hagar sont, au contraire, plus prisés au Hedjaz et aux Indes ; ils n'avaient jamais été imprimés jusqu'aujourd'hui, où un commerçant Indien en a confié l'impression à l'Imprimerie de Boulaq, à l'usage des Softas Indiens.

Quant aux commentaires de El-Aïny, ils ne sont presque pas lus de nos jours et n'ont point été imprimés.

Le temps et la postérité ont d'autres modes d'appréciation que les rois et les contemporains !

Après toutes ces querelles, Ibn Hagar alla au Hedjaz, en qualité de Kadi suprême et il y mourut. Il est enterré à la Mecque. El-Aïny repose dans une mosquée qui porte son nom, et qui est située tout près d'El-Azhar, dans une rue que Makrizi appelle Haret-Koutania, et qui de nos jours est connue sous le nom de Haret-Dividari. A côté de lui repose El-Castelani. Celui qui fut écouté de son vivant et celui qui ne fut apprécié qu'après sa mort reposent donc côte à côte, presque dans le même tombeau.

Outre El-Aïny qui commença à remplir ses fonctions en 822, Ibn-Hagar, le Cheikh Yehia-ibn-Mohammed-ibn-Ahmed-el-Adjici-el-Boudjaï-el-Moghrebi ; Izz-Ed-dyne Ibn-Abdul-Azyz-ibn-Aly-ibn-el-Fakhr-el-Bagh-dadi, Chems-Eddyn-Mohammed-ibn Yehia et Chems-

Eddyn ibn-Saad-el-Dyry, professèrent également dans cette mosquée ; le Sultan assista à l'ouverture des cours de chacun de ces cheikhs vénérés de leur vivant, et dont les grands noms sont restés célèbres après leur mort, dans les annales littéraires et religieuses de l'arabe et de l'islamisme.

Le 11 chewal 822 fut un grand jour de fête pour le Caire, car le Sultan le choisit pour procéder à l'inauguration solennelle de la mosquée.

Il y vint dès le matin, en grande pompe, suivi des grands dignitaires et de toute sa cour.

Les cloîtres, les cours et les parois de la mosquée disparaissaient sous de splendides tapis ; les bassins et les piscines étaient remplis d'eau sucrée et de sirops de toutes sortes ; partout, on avait disposé des tables couvertes de friandises et de sucreries.

Les portes étant ouvertes à tout venant, les habitants du Caire purent admirer les merveilles de l'art, manger, boire et emporter même ce qu'ils désiraient de tout ce qui était servi sur les tables.

Vers midi, le grand Kady hanéfite Chems-Eddyne-ibn-Saad-el-Djyzy fut appelé par le Sultan qui lui donna une superbe fourrure et le chargea des leçons de théologie dans le rite hanéfite.

Séance tenante, le Cheikh s'assit au mihrabe et commença ses cours. Le Sultan prit place à sa droite dans la position d'un élève et prit auprès de lui son fils El-Maham-el-Sarimi-Ibrahim ; à leur suite s'assirent les grands Kadis, les Cheikhs de la science, les grands dignitaires et les officiers de la cour du Sultan.

Makrizi, en nous racontant en détail toutes ces céré-



monies, nous fait comprendre, en nous les faisant, pour ainsi dire, toucher du doigt, les moyens grâce auxquels certains Sultans du Caire ont eu le bonheur d'attirer dans leur capitale les sommités de la science du monde musulman, en leur prodiguant honneurs et encouragements.

Le soir de ce jour de fête, le Sultan remonta à la Citadelle en grande pompe, comme il en était descendu le matin.

Le Sultan mourut le 8 moharrem 824 (14 janvier 1421) et fut enterré sous le dôme de l'Est, près du tombeau de son fils El-Maham-el-Sarimi Ibrahim qui était mort six mois avant lui.

Son fils et successeur, le Sultan el-Melik-el-Mou-daffer-Ahmed, affecta une somme de 20,000 dynares à l'achèvement de la mosquée qui ne fut, cependant, jamais complètement terminée.

Le dôme de l'Ouest, par exemple, resta inachevé, et les appartements des sofis ou softas, ainsi que d'autres dépendances ne furent même jamais commencés.

Le Sultan et son fils, qui reposaient sous un dôme et sa fille qui dormait à ciel ouvert, sont aujourd'hui enfouis tous les trois, sous des décombres ! Que la terre leur soit légère et qu'ils reposent en paix (\*).

---

(\*) Sur le mur qui soutient la coupole servant de tombeau au Sultan, et qui fait face à la grande cour ou cloître central, on voit à environ un mètre et demi du sol une inscription tracée à l'encre noire sur le crépissage, et représentant la profession de foi « *Bismillah-el-rahman-el-rahim.* »

La légende veut que le Sultan el-Moueyed ait tracé cette inscription de sa propre main.

J'ai cru devoir en donner une reproduction photographique dans cette étude pour conserver au moins la forme de cette écriture qui est belle, car il ne restera bientôt plus rien

Le vœu du Sultan était accompli ; là où il avait entendu les gémissements des prisonniers s'élever en vain vers les tyrans, les prières des fidèles s'élevèrent vers Dieu, pour le bénir ! (\*)

Cette belle mosquée fut construite en six années, coûta 90,000 dynares, environ.

Presqu'un siècle après, en l'année 1516, les événements célébraient, d'une manière lugubre, le centenaire de cette mosquée !

Touman-Bey, le dernier successeur du Sultan El-Moueyed, fait prisonnier par Yawouz Sultan Selim, périt misérablement par la corde, pendu à la porte

---

de cette inscription que le crépissage entraîne dans sa chute, ainsi que l'on peut s'en rendre compte en examinant la photographie, et la légende disparaîtra avec elle.

Cette inscription qui couvre le mur de la coupole dans presque toute sa longueur, mesure environ 10 m, et la largeur des déliés est d'environ 0 m 10 c.

A l'exemple du Khalife Omar qui a vécu personnellement du produit du travail de ses mains pour ne pas grever d'une liste civile le trésor commun des musulmans, la plupart des rois et empereurs de l'Islam ont appris un métier manuel.

Il n'est donc pas étonnant que le Sultan El-Moueyed ait appris la calligraphie qui est, et a toujours été, chez les peuples musulmans aussi en honneur que le dessin et la peinture l'étaient chez les chrétiens et les païens.

D'ailleurs, cette coutume d'apprendre un art aux Sultans s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et les derniers Sultans ottomans, les Sultans Mahmoud, Abdul-Médjid et Abdul-Aziz, étaient des calligraphes distingués.

(\*) On raconte que lorsque le conquérant ottoman Yawouz Sultan Sélim, visita le Caire, on le conduisit d'abord à la mosquée du Sultan El-Ghoury. En sortant, on lui demanda son opinion. il répondit : « c'est une splendide Ka' a », voulant dire que c'était plutôt un salon de réception qu'une mosquée.

Il visita ensuite la mosquée du Sultan Hassan et la jugea une citadelle plutôt qu'une mosquée ; mais en entrant dans la mosquée d'El-Moueyed, il s'écria « voilà une véritable mosquée, un lieu digne de voir se réunir les fidèles pour prier l'Eternel. »

Zoueyleh, entre les deux minarets de la mosquée (\*).

Depuis ce supplice du dernier roi indépendant de l'Égypte, les Cairetes donnèrent à cette porte le nom de Bab-el-Moutéwelly.

Moutéwelly veut dire : *préposé, gouverneur*.

Le dernier Sultan mamelouk, Kanzou-el-Ghoury, ayant été tué en Syrie, sur un champ de bataille, par le conquérant ottoman, Touman-Bey avait pris le commandement de l'armée et était rentré en Égypte, poursuivi par le Sultan Sélim.

Touman-Bey n'était donc pas Sultan, n'ayant pas eu le temps de se faire reconnaître comme tel, par le peuple du Caire. Pour ceux-ci, donc, il était le Moutéwelly, El-Moutéwelly-el-Emr, ou préposé aux commandements. C'est pour ce motif que, lorsqu'il fut exécuté, on s'écria que le Moutéwelly était pendu à la porte Zoueyleh, qui prit bientôt le nom de Bab-el-Moutéwelly.

Beaucoup de Cairetes s'expliquent d'une autre façon le changement de nom de Bab Zoueyleh.

Une croyance généralement répandue parmi les peuples musulmans, affirme l'existence d'un Saint des Saints, chargé par Dieu d'être l'exécuteur de ses volontés sur la terre ; celui qui est parvenu à ce degré de perfection est appelé El-Moutéwelly-el-Kutb.

---

(\*) En lisant ce mémoire, quelques personnes ont pu croire que les exécutions étaient faites sous la voûte même ou sous les arceaux de la porte ; il n'en était rien.

Les exécutions, telles que pendaison, empalement ou décollation, avaient lieu devant les fenêtres mêmes de la fontaine ou Sébyle El-Dahaychèh, qui se trouve juste en face de la tour Ouest de la porte, au coin de Taht-el-Rab, (le Sikket-El-Guezzarine, du plan du Caire de l'expédition d'Égypte.) »

De cette façon, tout le monde pouvait voir l'exécution sans que la circulation fut interrompue ou gênée sous la porte.

Ce Saint des Saints est doué d'ubiquité, peut se rendre invisible aux regards des mortels, et possède, en un mot, les pouvoirs les plus étendus et les plus extraordinaires.

Le même adjectif (Moutéwelly) appliqué au Sultan et au Saint des Saints, provoqua une confusion.

Lorsque les habitants du Caire virent El-Moutéwelly Touman-Bey pendu au Bab-Zoueyleh, chacun en passant récita le premier chapitre du Koran, le Fatehah, tant pour se préserver lui même d'une telle fin, grâce à cette prière, que pour assurer le repos du Sultan dans l'autre monde.

Cette coutume de lire le Fatehah, en passant par la porte Zoueyleh, se perpétua chez le peuple.

Lorsque les contemporains de Touman Bey disparurent, leurs descendants oublièrent sans doute l'origine de cette pieuse coutume, mais n'en continuèrent pas moins à réciter le Fatehah, en passant sous cette porte à laquelle le nom de Bab-el-Moutéwelly avait été conservé, de sorte que le peuple finit par s'imaginer que le Moutéwelly-el-Kutb avait fait son quartier général de cet endroit si fréquenté, et qu'il s'y trouvait souvent, sinon en permanence.

De là vient la coutume de réciter le Fatehah, en passant, afin de se le rendre favorable, et la croyance que c'est la présence du Saint des Saints qui a fait donner à la porte le nom de Bab-el-Moutéwelly (\*).

---

(\*) La croyance que des mortels arrivent à un degré de sainteté tel, que Dieu leur délègue des pouvoirs surnaturels, est je crois fort ancienne.

Les Sofis ou Softas Ehl-Tassaoufe, c'est-à-dire les mystiques ou ceux qui étudient le

De là vient aussi la croyance que les fièvres peuvent être enrayées ou attachées, comme on dit en arabe, en attachant aux clous en relief de la porte des morceaux de chiffons qu'on déchire des vêtements du malade, car la sainteté du Moutewelly-el-Kutb, se communiquant aux murs de l'endroit où il se trouve, on peut arrêter ou attacher la fièvre, en y suspendant un *ex-voto*.

Il va sans dire que ces superstitions grossières ne sont admises que par la classe ignorante de la population Caïrote.

---

mysticisme et font des recherches en fait de spiritualité, en un mot les sages, les philosophes contemplatifs, ont cru avoir découvert le nombre de ces saints et leur hiérarchie. Selon eux, il y en a d'abord quarante qui sont des saints ordinaires et le monde est divisé, au point de vue spirituel, en quarante districts déterminés par les climats et les latitudes, et auxquels ils sont préposés.

Leurs pouvoirs, ainsi que leurs devoirs, sont aussi indéfinis qu'étendus ; on peut cependant les résumer ainsi :

- 1° — Empêcher les hommes de pécher, en les exhortant à ne s'écarter du droit chemin ni par leurs paroles ni par leurs actes ;
- 2° — Être les intermédiaires entre le genre humain et la divinité ;
- 3° — Apaiser le courroux de Dieu, par la sainteté de leur vie et par leurs prières, et l'empêcher d'exterminer le genre humain ;
- 4° — Être les instruments de la volonté de Dieu sur la terre.

Sept saints plus parfaits que les quarante premiers, commandent chacun dans un climat et à un certain nombre d'entre eux et sont eux-mêmes sous les ordres de trois saints supérieurs qui sont les chefs de la cohorte sacrée, et n'ont à obéir qu'au Moutewelly-el-Kutb, le saint des saints, chef suprême des saints, des hommes et des esprits (onns wé djinns).

Voilà pour la hiérarchie des saints terrestres, qui sont tous mortels et dont les pouvoirs extraordinaires prennent fin avec leur vie.

Lorsqu'un prophète est vivant, il est lui-même le Moutewelly-el-Kutb ; mais une fois mort, il cesse de l'être, comme il cesse d'être prophète.

Le nombre de ces saints ne peut ni augmenter ni diminuer, et aucun ne peut prendre rang parmi les sept, avant d'avoir été au nombre des quarante. Celui qui est appelé à faire partie des trois, se recrute parmi les sept et le Moutewelly-el-Kutb, lui même, se recrute parmi les trois.

On ne peut faire partie des quarante qu'à la mort d'un des saints, et Dieu n'y fait entrer que le plus méritant des mortels.

La divinité ne peut se tromper ni s'être trompée dans son choix, aussi ne perd-on son poste que par la mort, pour aller dans la gloire de Dieu, chercher la récompense promise aux élus.

S'il arrivait qu'un de ces saints venant à mourir, Dieu ne trouvât pas parmi les mor-

Un troisième nom sert à désigner cette porte historique, c'est celui de Bab-el-Sukkarieh, qu'elle doit à la corporation des confiseurs et marchands de sucreries qui sont établis le long de la mosquée d'El-Moueyed, dans la rue où l'on s'engage en entrant dans la ville.

Cette porte est donc connue de nos jours indistinctement sous ses trois noms de :

Bab-Zoueyleh,  
Bab-el-Moutéwelly,  
Bab-el-Sukkarieh.

---

tels un homme digne de le remplacer, ce jour là, la fin du monde serait proche, car il n'existerait plus d'équilibre entre les prières des membres de cette sainte cohorte, ainsi diminuée, et l'iniquité des hommes qui l'emporterait alors.

Depuis le Moutewelly-el-Kutb, jusqu'au dernier des quarante, aucun des saints ne doit ni ne peut se douter de l'honneur qui leur est fait, car il se pourrait, disent les Sofis, que l'orgueil qu'il ressentirait d'avoir atteint un si haut degré de perfection, le rendit indigne d'être saint.

D'autres prétendent qu'ils ont conscience de l'honneur qui leur est fait, au moment même où Dieu les choisit ; mais que la joie, le bonheur d'avoir atteint un si haut degré de perfection qui leur assure les faveurs divines, les rend immédiatement fous. mais d'une folie douce, gaie, agréable, qui n'a aucun rapport avec le mal connu sous ce nom.

Cette folie les met dans l'impossibilité de s'occuper des choses d'ici bas et les rend insensibles aux passions, aux vices, et aux vertus des humains.

Ne serait-ce pas là, l'une des origines du respect des orientaux et en général des peuples musulmans, pour les personnes qui ont perdu leur raison ?

Je ferai aussi observer que les nombres 1, 3, 7, rentrent dans le système des nombres premiers et parfaits ayant des principes merveilleux de Pythagore.

Quant au chiffre quarante, ne serait-ce pas une suite du même système ? 40 n'est-il pas un multiple de 10, de la décade, le plus parfait de tous les chiffres, après le nombre un, multiplié par un nombre parfait.

Il ne faut point s'étonner de trouver Pythagore inspirant les Sofis dans la recherche de la perfection et de l'harmonie des nombres ; ne les voyons-nous pas s'inspirer de ses préceptes sur le silence et la métempsycose, comme moyens de parvenir à la perfection ?

Je ne puis terminer cette notice, sans parler du grand saint et prophète Khédir ou Khizr, qui se rattache, plus ou moins, d'après les enseignements des Sofis, au système des saints terrestres et mortels, sans toutefois en faire partie intégrante, à cause de son immortalité.

Au dessus donc de tous ces saints mortels plane le prophète Khédir, compagnon d'Iskander-Zoalkarnéin, qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre le Macédonien. D'aucuns confondent aussi Khédir avec le prophète Elie et avec Saint Georges, ceux là sont dans l'erreur la plus complète.

Comme les minarets qui la surmontaient et que les poètes qui les ont vu bâtir comparaient à de belles jeunes filles prêtes pour la cérémonie nuptiale, menaçaient ruine à la suite du tremblement de terre de 1863, ils furent décapités et sont depuis restés mutilés.

La porte elle-même menace ruine ; mais nous espérons que S. A. le Khédive voudra conserver ce monument historique et qu'il en ordonnera la restauration par des mains intelligentes, sans jamais permettre qu'on la détruise, même sous prétexte de la reconstruire !

---

Le prophète Khédir étant allé à la suite d'Iskander-Zoukarnéïn, vers l'Inde, à la recherche du Ma-el-hayate ou Ain-el-hayate (eau ou source de vie), ils arrivèrent aux régions des nuits éternelles. Khédir guidé par la grâce divine trouva la fontaine, but de son eau, et devint immortel, tandis que Zoukarnéïn, que l'obscurité avait empêché de suivre Khédir, ne put en boire.

Khédir ne mourra donc que le jour du jugement dernier pour ressusciter immédiatement après, avec le reste des hommes.

La différence qu'il y a entre Elie et Khédir est que Elie est au ciel et qu'il ne descendra sur la terre que vers la fin des temps, avec le Mahdi et Iça (Jésus-Christ); tandis que Khédir est toujours sur terre, et qu'il a tous les pouvoirs du Moutewelly-el-Kutb, sans s'immiscer dans ses affaires; il le conseille dans son gouvernement spirituel en mettant son expérience séculaire à sa disposition.

Il est difficile, si non impossible, d'indiquer l'époque où vivaient Iskander Zoukarnéïn et Khédir; cependant l'auteur du *Mountakhitab* pense que Khédir vivait du temps de Kai Kabad, roi des rois de la famille des Cataniens, seconde dynastie persane, ou bien du temps d'Abraham.

Si nous adoptons la première version, Kai Kobad ayant vécu, d'après le même auteur du temps de Samuel, Khédir et Zoukarnéïn auraient vécu vers le XII<sup>me</sup> siècle avant J. C.; mais selon la deuxième version, cela serait vers le XX<sup>me</sup> siècle avant J. C., qu'ils auraient vécu.

Quant à la légende qui dit que le Moutewelly-el-Kutb se tient toujours sous les arceaux de la porte Zoueyleh, il me semble que le peuple de l'Égypte et celui du Caire en particulier, l'a créée par ce raisonnement fort simple :

« L'Égypte, ont-ils pensé, est la mère du monde (oum el dounia), le Caire est le centre (kutb) de l'Égypte et, par conséquent, du monde. »

D'un autre côté, cette porte s'appelle Bab El-Moutewelly; quel peut être ce Moutewelly, si non le Moutewelly-el-Kutb? qui doit être là en permanence, puisque chacun lit la Fatahab en passant par cette porte, le *préposé du centre* doit, sans aucun doute, se tenir sous cette porte, qui est le point le plus central de l'Égypte, qui est elle-même le centre ou la mère du monde.

---